

Bénodet :

Conversation avec un centenaire ...

Un état des lieux

Fernand Dauchez était un important homme d'affaires parisien, dont le cabinet continue de fonctionner sous la direction de son arrière petit-fils. C'était un grand voyageur, aimant en particulier beaucoup l'Espagne.

En 1875, il découvrit Bénodet, et ce fut le coup de foudre. Il acheta la propriété de Kergaït qui domine l'Odet à l'entrée de l'anse de Penfoul ; elle appartenait à une communauté de religieuses qui y tenait un pensionnat de jeunes filles.

Fernand Dauchez avait sept enfants, tous mariés, qui lui avaient donné 30

petits-enfants ! Dès l'achat de Kergaït, il en fit son lieu de vacances d'été, et jusqu'à sa disparition en 1925, il y fit venir toute sa famille.

Lors du règlement de l'héritage de Fernand Dauchez, trois de ses filles se sont partagé les biens de Bénodet : Alice (Mme Maës) est devenue propriétaire du domaine de Kergaït ; Henriette (Mme Crespel) eut les bâtiments de la ferme de Kerlidou, achetée quelques années après Kergaït ; et Reine, épouse Delaire, reçut les terres de Kerlidou où elle fit construire la demeure de Lost-ar-Moor (La queue de la mer).



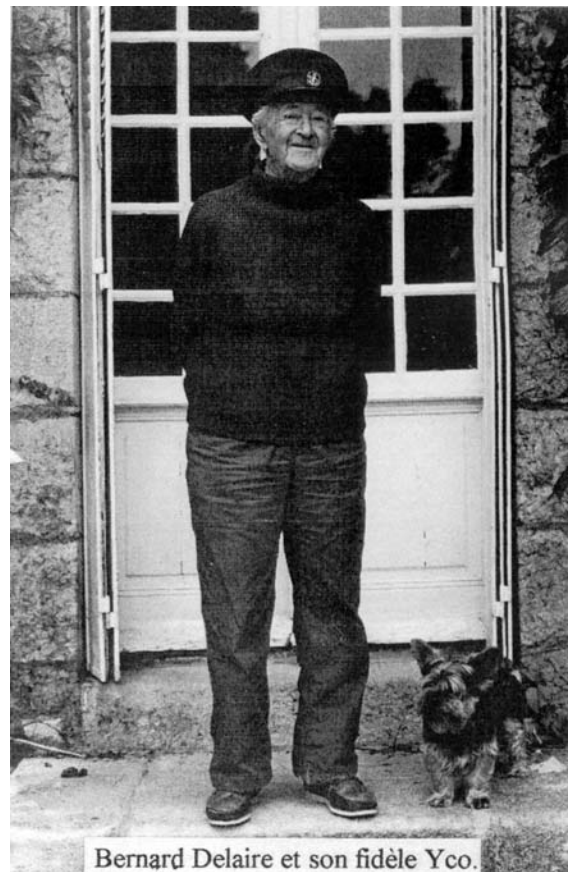
C'est cette propriété qu'habite actuellement son fils Bernard Delaire, dont la commune a fêté le centenaire au printemps dernier.

La famille Dauchez, par sa position sociale, ses relations, a notablement contribué à la réputation de la station balnéaire de Bénodet. Plus largement, elle a aidé à faire connaître la région dans le domaine artistique : Jeanne Dauchez épousa Lucien Simon, l'artiste peintre qui a laissé une œuvre considérable, mais qui déserta Bénodet pour s'installer sur l'autre rive en achetant le sémaphore de Sainte-Marine, où il a d'ailleurs réalisé la plus grande partie de son œuvre. Lucien Simon inspira de nombreux artistes ; parmi ceux-ci, une bénodétoise, Denise Pichon (épouse Boucher), petite-fille de Piotr Perrotin, qui nous a dit toute l'admiration qu'elle avait pour son maître à qui elle aimait à rendre visite dans son atelier du sémaphore.

L'aîné des fils Dauchez, André, fut aussi un artiste peintre de talent. Comme Lucien Simon, il s'installa de l'autre côté de l'Odet, à la Palud du Cosquer, en Loctudy.

Bernard Delaire est né à Vendôme, dans le Loir-et-Cher, au mois de mars 1899, au hasard d'une garnison de son père, Raoul Delaire, officier de Dragons et cavalier stagiaire du Cadre noir de Saumur. Au mois d'août de la même année, il est venu à Bénodet dans les bras de sa maman, née Reine Dauchez, chez son grand-père Fernand Dauchez, dans la propriété de Kergaît. Il a continué à y venir en vacances chaque année, au mois d'août, jusqu'en 1918 où il fut admis au concours d'entrée à l'École Navale.

Comme officier de marine, Bernard Delaire a ensuite sillonné les mers du globe. Rendu à la vie civile, il a fini, en 1968, par « poser son sac » définitivement à Lost-ar-Mor où il coule une vieillesse sereine, avec son fils Bernard. Le 27 mars 1999, la municipalité de Bénodet, où siège son gendre Jean-Pierre Hueber, l'a reçu en mairie avec tous les honneurs et les égards dus à sa qualité de centenaire. Un centenaire sur lequel les années qui passent semblent ne pas avoir de prise, qui continue à veiller sur son domaine. Pour nous être agréable, il a bien voulu évoquer les souvenirs qu'il garde de ses vacances du mois d'août à Bénodet, dans les premières années du siècle.



Le départ en vacances : Une véritable expédition

« Je me souviens du temps où mon père était en garnison à Reims. La préparation du voyage à Bénodet ressemblait à un départ en campagne. Mes parents entassaient des vêtements dans une grande malle qu'il fallait faire porter à la gare. Nous prenions le train le matin et nous arrivions à Paris dans le milieu de la journée. On traversait Paris en omnibus jusqu'à la gare d'Orléans d'où le train partait dans la soirée. Voyage de nuit, et nous arrivions vers six heures du matin à Redon où nous avions le petit déjeuner. Vers huit heures, le train arrivait à Quimper où nous attendait Caoudal, le voiturier de Bénodet. On chargeait les bagages, tout le monde montait dans la voiture et le cocher faisait claquer son fouet. Les chevaux transpiraient à tirer le lourd chargement. Au Moulin du Pont, il y avait un arrêt pour faire reposer les chevaux. Les jeunes montaient la côte à pied et reprenaient place dans la carriole à l'embranchement de Gouesnac'h. Vers dix heures, nous arrivions à Kergaît où la famille nous attendait. Nous avons quitté Reims depuis plus de 24 heures.

Mon grand-père maternel, Fernand Dauchez, qui nous recevait, était un homme exceptionnel. Il avait ses activités à Paris, mais il passait les mois d'été à Bénodet. Il rassemblait à Kergaît ses enfants et petits-enfants, une cinquantaine de personnes en comptant la cuisinière qui venait de Paris, les femmes de ménage recrutées sur place, et deux ou trois marins de Loctudy qui s'occupaient des bateaux, le grand et le petit San Fernando.

Tout ce monde logeait dans la grande demeure de Kergaît et dans un autre bâtiment où il y avait dix chambres : avant son achat par Fernand Dauchez cette

bâtisse, appelée Trévézel, avait abrité disait-on un pensionnat de jeunes filles dirigé par des religieuses. Il existait aussi, à l'époque, une chapelle près de l'entrée de la propriété, et un lavoir.

C'est ici que j'ai fait connaissance avec la mer et que j'ai pris goût aux activités nautiques. J'ai fait ma première régata à huit ou neuf ans entre Bénodet et Loctudy sur le petit San Fernando, un misainier de six mètres, qui était en somme l'annexe du grand San Fernando, un superbe voilier commandé longtemps par Louis Gouzien.

Les vacances à la plage

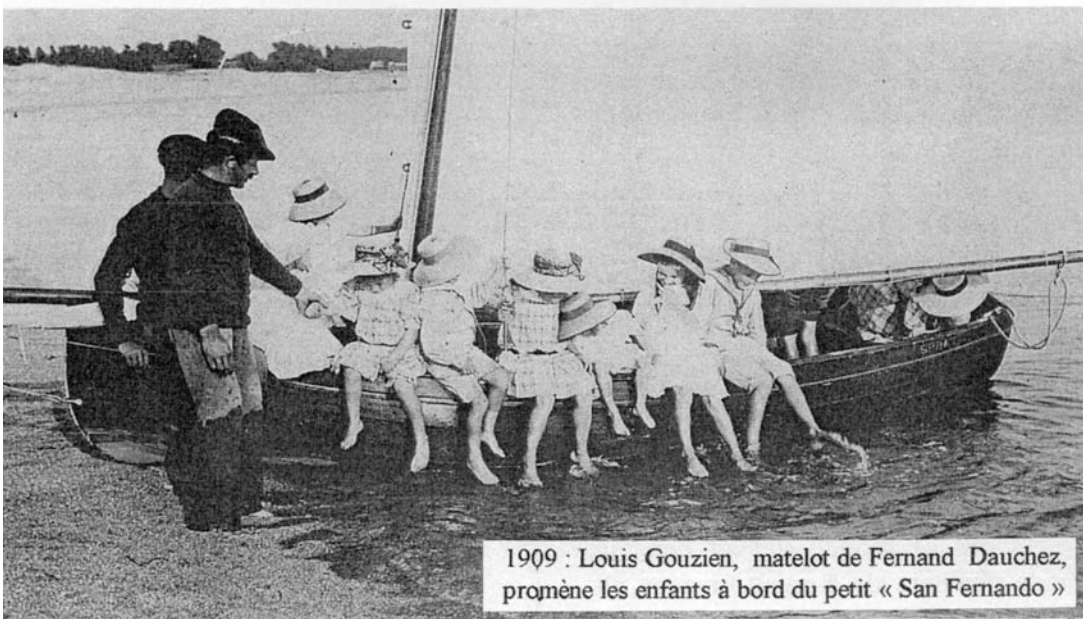
L'emploi du temps des vacances était ordonné. Le matin, nous ne sortions pas de Kergaît. Après le déjeuner, tout le monde se rendait à la plage, devant la butte du fort, où étaient plantées trois cabines : la nôtre et celles de nos amis Trégomin et Perro que nous retrouvions régulièrement.



*Été 1907 : Mme Reine Delaire et sa fille
Odette en beaux costumes de bain.*



Jeux de plage



1909 : Louis Gouzien, matelot de Fernand Dauchez, promène les enfants à bord du petit « San Fernando »

Pour aller à la plage, nous suivions un étroit sentier le long de l'estuaire. Devant l'actuelle propriété Bouilloux-Lafont une crevasse barrait le chemin ; il fallait l'enjamber et porter les landaus, au risque de tomber en contrebas sur la grève.

Les jeux de plage duraient jusqu'à quatre heures. A l'heure pile, tout le monde allait à l'eau (pas avant, à cause du risque d'indigestion). Après le bain, retour à Kergaît par le même sentier, jamais par le bourg. Dès que j'ai pu tenir une raquette, je faisais ensuite du tennis sur le court que mon grand-père avait installé à Kerlidou ; mon partenaire préféré était mon cousin Maurice Dachez.

Sur la plage, nous étions les seuls touristes, sauf le dimanche où débarquaient quelques dizaines de quimpérois qui, pour nous, étaient des intrus. Les bénodétois ne se baignaient pas, et ne venaient pas à la plage.

Nous n'avions pas de relations avec les habitants de Bénodet. Les seules familles que nous avons connues au cours de ces étés étaient celles qui faisaient de la voile : les de la Sablière, Serret, de Puyneuf, de Broc.

Quelques images de Bénodet

Je garde surtout l'image du bord de l'estuaire, entre le port et la plage, avec ce seul sentier étroit ; il n'y avait pas de route. Et seule la partie ouest de la plage du Trez était fréquentée.

Je me souviens aussi du bac à rames qui assurait la traversée entre Bénodet et Sainte-Marine, et qui accostait devant l'église : l'actuelle « cale du bac » n'existait pas encore, elle n'a été faite que plus tard, pour le bac à chaînes.

Devant l'entrée de Kergaît, un vieux bateau échoué sur la grève servait de logis à la famille Goardet. Une porte était pratiquée dans la coque pour y entrer. C'était une image insolite de notre Bénodet des vacances : nous voyions là une famille au seuil de la misère, vivant dans une épave à défaut de posséder une maison.

En résumé, Bénodet a été pour l'enfant, puis l'adolescent que j'étais, le rendez-vous annuel des vacances d'été en famille ; le lieu où est née mon attirance pour la mer, où j'ai ensuite fait carrière, et pour la plaisance où j'ai par la suite exercé des responsabilités au sein du Yacht Club de l'Odet, puis au plan national, jusqu'en 1980.

